

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 6 (1930-1931)
Heft: 5

Artikel: La défense nationale et l'armée de métier en France
Autor: Haller, Albert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-704499>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qui, pour quelques semaines dans les écoles de recrues, pour quelques jours dans les cours de répétition, se trouvent subitement réunis côté à côté, dans la même section, dans la même chambrée ou la même grange, astreints aux mêmes travaux, en face des mêmes difficultés, appartiennent aux milieux les plus différents. On voit dans certaines régions le berger quitter son chalet de l'Alpe pour rejoindre l'artisan citadin et l'étudiant inscrit à l'université la plus proche. Tous trois ont répondu au même appel et s'apprentent à remplir le devoir le plus sacré que la patrie leur impose. Il importe qu'ils vivent ensemble dans les meilleurs termes, qu'ils échangent leurs idées, qu'ils laissent leur cœur s'ouvrir et se dépouillent de tout égoïsme. Il leur en restera d'ineffaçables souvenirs. Qu'ils s'arment donc de bon vouloir et de prévenance; qu'il fassent assaut de générosité; qu'ils se partagent les besognes suivant leur aptitudes et se montrent prêts à tout mettre en commun, les bonnes aubaines comme les corvées. On ne saurait par exemple, à l'heure des distributions, oublier les camarades absents, en patrouille ou de faction, ou chercher à compléter son équipement à l'aide du bien d'autrui. La camaraderie est indispensable à un travail utile. Elle égale les heures de déconsignation et elle soulage des fatigues des journées de manœuvres.

C'est aux intellectuels, à ceux qui ont le privilège d'être instruits, à faire les premiers pas. Qu'ils se gardent de considérer de haut ceux de leurs compagnons de service auxquels, peut-être, seules les ressources ont manqué pour acquérir une culture semblable à la leur. Ils pourraient avoir à s'en repentir amèrement dans le cours de leur carrière militaire et civile. Le sentiment d'une supériorité intellectuelle doit les stimuler au contraire à plus de complaisance tant en actes qu'en paroles envers les camarades moins fortunés. Qu'ils sachent s'en faire aimer à force de sympathie et de simplicité, car ils ont, eux aussi, beaucoup à apprendre à ce contact; ils y trouveront un complément à leur éducation morale. C'est une occasion unique de combattre bien des préjugés, de dissiper bien des malentendus et bien des méfiances. Qu'ils donnent toujours et partout l'exemple de la discipline, et s'ils le peuvent qu'ils fassent sans pédanterie bénéficier l'ouvrier et l'agriculteur de leur savoir; ils en recevront en retour des leçons tout aussi profitables, et peut-être auront-ils plus vite qu'ils ne le pensent à leur demander aide, conseil et assistance. Il peut arriver à chacun de se sentir au cours d'une longue marche épuisé, le souffle court et la gorge sèche. Ce jour-là on sera tout heureux de voir un camarade plus vigoureux vous tendre sa gourde ou se charger pour quelques minutes du sac ou du fusil. Mais c'est en temps de guerre seulement, que le véritable esprit de camaraderie se révélera, qu'il prendra une grandeur tragique. Comment ne pas traiter en ami cher celui aux côtés duquel on fera le coup de feu et qui peut-être sacrifiera sa vie pour vous?

L'armée la mieux organisée perd, nous le répétons, la plus grande partie de sa valeur quand la camaraderie et la bonne harmonie n'y règnent pas. Si, au contraire, chacun est conscient de l'aide que lui prêtera son voisin à l'heure du danger, il en résultera un élan plus vigoureux dans l'attaque et dans la poursuite du but cherché.

Même si nous étions certains de ne jamais avoir la guerre, nous ne supprimerions pas notre milice sans dommage pour l'unité, la bonne entente, la vitalité, l'éducation morale, physique et nationale de notre peuple dont elle est la meilleure école.

L'esprit de corps est proche parent de la camara-

derie. C'est lui qui fait se solidariser étroitement en toutes circonstances tous les éléments d'une unité et par eux tous les enfants du même pays et du même sol. Le drapeau en est le symbole, en même temps qu'il représente l'honneur d'une subdivision, aussi ne doit-il jamais être abandonné à l'ennemi. Le soldat ne saurait trop s'attacher à sa compagnie et à son bataillon qui doivent être pour lui comme une seconde famille. Si l'occasion se présente pour lui d'agir dans l'intérêt général, qu'il s'empresse de la saisir, même s'il n'en devait jamais être récompensé. Qu'il se souvienne d'autre part que toute lâcheté commise par un soldat, même en dehors du service, rejaillit sur l'uniforme qu'il a l'honneur de porter et sur toute l'armée; qu'il garde constamment présente à la mémoire notre fière devise «Un pour tous, tous pour un».

Colonel Schibler.

La défense nationale et l'armée de métier en France

On se souvient de la série d'articles que la presse a publié sur ce sujet, le mois dernier. Dans le «Matin», M. Stéphane Lauzanne revient sur cette question, et reproduit un passage significatif du «Mercure de France», expliquant le mécanisme d'entraînement et d'enseignement de la guerre scientifique, réalisé par la Schutzpolizei.

Ce passage le voici!

«Malgré l'opposition du secrétaire d'Etat Abegg, fondateur de la Schutzpolizei, l'organisation intérieure de celle-ci a été modifiée de telle sorte que l'on trouve aujourd'hui dans chaque bataillon une compagnie formant des agents de liaison; une seconde instruisant des signaleurs, télégraphistes et radiotélégraphistes; la troisième enseignant la fortification et les destructions. Dotées d'un matériel des plus modernes, ces unités sont destinées à être intégrées dans les grandes unités de la Reichswehr. Quant au service de gaz — attaque ou défense — des unités ont été formées depuis plus de deux ans.»

«On comprend, écrit M. Stéphane Lauzanne que, dans ces conditions, von Seeckt ait pu déclarer:

«— Les Alliés ont imposé à l'Allemagne le type d'armée le mieux adapté à la guerre future...»

«Et nous, poursuit le signataire de l'article, pensons-nous, avec le service d'un an — que d'aucuns par le jeu des permissions dites de moisson, de sinistre, de repos s'efforcent quotidiennement à ramener à dix mois — pensons-nous former une armée qui soit de taille à tenir tête à l'armée ayant derrière elle six ans de technique et de pratique?

«Question de bon sens: on peut, encore une fois, en quelques semaines, assouplir et entraîner à la fatigue un homme; mais on ne peut pas l'adapter à un métier mécanique et scientifique. Et la guerre devient chaque jour, de plus en plus, un métier scientifique et mécanique.

«Question de psychologie: on peut demander à tous les citoyens si la patrie est en danger de prendre un fusil et d'aller se poster derrière un créneau garni de barbelés; mais on ne peut demander qu'à un certain nombre de citoyens, ayant des qualités voulues d'entraînement, d'instruction, de vigueur physique, de conduire un tank, de monter dans un avion, de manipuler les gaz asphyxiants.»

«Plus la guerre devient technique», conclut M. St. Lauzanne, «plus il faut une armée de techniciens».

Un voyage à Verdun.

Alors que j'étais enfant le nom de Verdun était l'objet de toutes les conversations. Nous étions en 1916. J'étais heureux et insouciant comme on l'est à cet âge et n'accordais qu'une oreille distraite à tous les bruits de la guerre.

C'est seulement plus tard que je compris les sacrifices consommés pendant la grande tragédie 1914—18. Il se forme en moi un désir, un rêve même pourrais-je dire: Voir de mes yeux un endroit de cette France meurtrie où je pourrais vivre en pensées les événements douloureux et héroïques qui s'accomplirent là.

En compagnie d'un ami, la partie s'organise. Le dimanche 7 septembre nous gagnons Bâle. La gare fourmille de gens se rendant à l'exposition de la Woba.

Comme à regret, notre train, qui se rend à Amsterdam, quitte la gare. La fuite se précipite, nous faisons du 100 km à l'heure. Sous un soleil mélancolique d'automne, nous traversons la riante Alsace. La campagne est fertile, de jolis ruisseaux serpentent gaiement la plaine. A notre gauche, les Vosges, gracieuses et sévères montagnes, s'estompent dans le lointain.

Le regard finit par se fatiguer de ce paysage, toujours le même.

Dans notre compartiment, un vieux paysan Alsacien, que nous avons vu embrasser à Strasbourg un fringant sous-lieutenant, garde continuellement une cigarette éteinte dans sa bouche. Son regard pensif se perd dans la campagne. Trois ouvriers Polonais servent à eux seuls toute la place du compartiment. Où peuvent-ils aller ainsi avec leur maigre bagage?

Verdun! Nous y arrivons alors qu'il est déjà fort tard. La fatigue se fait sentir après douze heures de chemin de fer.

Lorsque nous visitons la ville, nous remarquons immédiatement que la guerre à fait de Verdun, d'abord un lieu de pèlerinage et puis ensuite un lieu d'excursion. De grands hôtels, de nombreuses boutiques vendant des objets guerriers, jalonnent les rues. Tout est neuf, une foule d'étrangers circulent parmi la ville. Nous croisons un groupe de mères américaines, accompagnées de deux officiers. De petites vieilles à lunettes d'écaille qui scrutent tout avec curiosité. Tout à l'heure nous les verrons gagner en auto-car Montfaucon où dorment de leur dernier sommeil tant des leurs. Le gouvernement américain paye un voyage en France à toutes les mères qui ont perdu un fils sur le front. L'imposant monument «A la Victoire et aux soldats de Verdun» rappelle pourtant la gloire passée. Pour y accéder il faut monter une centaine de marches. Immense statue de pierre jaune qui symbolise bien la fermeté de la ville et de ses défenseurs. Sur une muraille sont inscrites les paroles de M. Poincaré: «Messieurs, voici les murs contre lesquels se sont brisés les derniers espoirs de l'Allemagne impériale».

La Citadelle conserve encore les traces de la guerre. Un gardien, aimable et courtois, conduit les visiteurs dans les profonds souterrains qui s'étendent sur une distance de 7 km. Sous terre. Il va, nous faire l'histoire de la Citadelle. Ici l'écoute qui abritait 3500 civils et où est née en plein bombardement une fillette appelée France; les souterrains humides et nauséabonds, qui logeaient chaque jour une division de réserve (12,000 hommes). On distingue encore l'endroit où les soldats posaient leur sac. Les Allemands bombardaient jour et nuit toutes les issues. En deux mois il fut taillé dans le roc une nouvelle sortie, inconnue de l'ennemi, qui permit d'opérer les relèves sans danger.

Au sortir de la ville, dans le Cimetière du Faubourg du Pavé, des milliers et des milliers de petites croix blanches s'alignent faisant tache avec le vert foncé de la prairie. C'est ici que fut pris le Soldat Inconnu qui repose maintenant sous l'Arc de Triomphe, à Paris.

Sur un poteau indicateur: Douaumont 11 km. La route s'élève. Nous pénétrons dans la zone rouge, tranchées à demi comblées, abris bétonnés pour artillerie. Des arbres à l'état de squelette se dressent encore dans le ciel gris. On pourrait croire qu'un incendie a ravagé la région.

La crête dépassée, l'immense panorama du champ de bataille Souville-Douaumont se découvre. Devant nous, à peut-être deux ou trois kilomètres un pavillon tricolore flotte au dessus de la Tour de l'Ossuaire de Douaumont. En avant une grande tache blanche, c'est le cimetière national. On ne peut regarder sans émotion ce champ de bataille unique au monde où pendant dix mois s'affrontèrent des millions d'hommes, dont 700,000 périrent. Le sol parsemé de milliers de trous d'obus entretient une multitude de rats et de vipères qui se plaisent dans ce terrain ou reposent encore tant de cadavres inconnus. La broussaille envahit insensiblement ce pays à jamais désertique.

L'Ossuaire contient une cinquantaine de tombreaux où les ossements sont réunis selon les secteurs où ils ont été trouvés. De ouvriers travaillent encore à l'érection du monument en élargissant ses ailes. Une foule pieuse et curieuse envahit continuellement le sanctuaire.

Lorsque la nuit descend sur ce lugubre plateau, une lumière rouge et blanche s'allume de l'Ossuaire, une grande cloche tinte. C'est le pieux hommage de la France à ses enfants sacrifiés.

Thiaumont se trouve tout près. Un petit sentier nous y mène. L'ouvrage semble avoir été nivelé au sol par le bombardement. Sur son éminence, une petite tombe a été élevée au maréchal des logis Delafontaine et à 63 Vendéens ensevelis dans un abri. Dans une casemate, jonchent quelques fleurs fanées accompagnées d'une carte bordée de noir sur laquelle on lit ces mots: Mme. Delafontaine à son fils, 30 août 1930.

Quelques jours avant nous, une mère est venue pleurer sur la tombe de son enfant.

Dans un prochain article nous écrivons l'impression que laisse la visite des forts de Vaux et de Douaumont.

Fourrier Albert Haller.

(A suivre.)

Billet du jour

Etre antimilitaristes, pour certains exaltés, ce n'est pas seulement désarmer son pays pour le mieux livrer aux armées étrangères qui seraient tentées de nous envahir; ce n'est pas seulement obliger nos autorités à donner aux enfants des écoles une instruction pseudo-historique où les mots Sempach, Morgarten, Morat... ne figurent pas; ce n'est pas faire enlever des classes de nos écoles d'inoffensifs tableaux-réclame de nos grandes fabriques de chocolat, tableaux qui ont le tort immense de représenter, pour l'amusement de nos bambins (nous l'avons tous été!), des soldats suisses; ce n'est pas critiquer l'uniforme de nos grand chefs et critiquer en même temps la jaquette civile de monsieur Minger, inspecteur (et pourtant colonel!) des I. et III. divisions; être antimilitaristes, ce n'est pas encore seulement soutenir l'armée rouge de Russie et démolir l'armée nationale qui ne demande pourtant que la paix chez elle et autour